

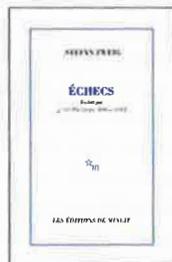
# Une partie d'échecs avec Jean-Philippe Toussaint

Sa passion pour le "jeu des jeux" lui revient des jours passés, et deux publications l'attestent, dont un nouveau récit en lice pour le prix Goncourt. "Marianne" a proposé à l'écrivain bruxellois un entretien... devant l'échiquier. **PAR CLÉMENT BÉNECH**

Il l'avait cherchée, cette provocation en duel. En cette rentrée littéraire, Jean-Philippe Toussaint nous offre deux publications dans lesquelles il décline sa tocade – ou « zine », en belge – pour le jeu d'échecs. Son dernier roman, *L'Échiquier*, mais aussi une nouvelle traduction du fameux roman court de Zweig, que l'on connaît en France comme *le Joueur d'échecs* et publié cette fois sous le simple titre *Échecs*. Il n'en fallait pas plus pour que *Marianne* lui propose de le défier sur 64 cases ; et l'intéressé de relever aussitôt le gant.

Quand on s'attable face à lui – œil clair et pénétrant –, dans ce café d'étudiants du Quartier latin, on fait profil bas : combien d'écrivains peuvent se targuer d'avoir, comme lui, défait un prix Nobel aux échecs ? Le jeune aspirant avait, dans les années 1980, écrit à Samuel Beckett en lui proposant une partie par correspondance, négociant une lecture contre un mat. La réponse avait fusé – du pur Beckett : « *Les noirs abandonnent. Envoyez la pièce.* » (Pièce qui en fait était deux : *Rideau* et *Ni l'un ni l'autre.*)

« *Techniquement, c'est donc une victoire* », cabotine l'écrivain. Toussaint 1, Beckett 0. *Marianne*



*L'Échiquier*, de Jean-Philippe Toussaint, Éditions de Minuit, 256 p., 20 €. *Échecs*, de Stefan Zweig, traduit par Jean-Philippe Toussaint, Éditions de Minuit, 128 p., 14 €.

fera-t-elle mieux que l'auteur de *Molloy* ? Les noirs nous échoient. Sans hésitation, l'adversaire lance un premier pion dans l'arène.

Depuis *la Salle de bain*, en 1985, le Bruxellois parachève un rêve surréaliste : réhalluciner la vie, décapée du vernis de l'habituel – et ce par une ivresse d'exactitude. Le mot juste, sans oublier de respirer, car il n'aime guère ces livres où « *il manque du manque* ». Cet homme « célèbre que personne ne connaît » ne manque, lui, ni de succès public – avec quelques best-sellers –, ni de l'intérêt de l'université – il y fait régulièrement l'objet de colloques –, et conserve la tendresse des jurés de prix : lauréat du Médicis ainsi que du Décembre, il est aujourd'hui à nouveau en lice pour le Goncourt avec *L'Échiquier*.

## Récit, essai et journal

Enhardi, *Marianne* riposte avec un gambit dame. Puis essaie de faire sauter un fou par-dessus un pion. Erreur de débutant, corrigée par l'homme de l'art. Face à nos attaques, celui-ci lâche parfois un « *d'accord* » décontenancé. Prévenant, il alerte quand un fou adverse est en danger : *Marianne* bat alors en retraite. Voilà qui ne serait pas arrivé au personnage principal

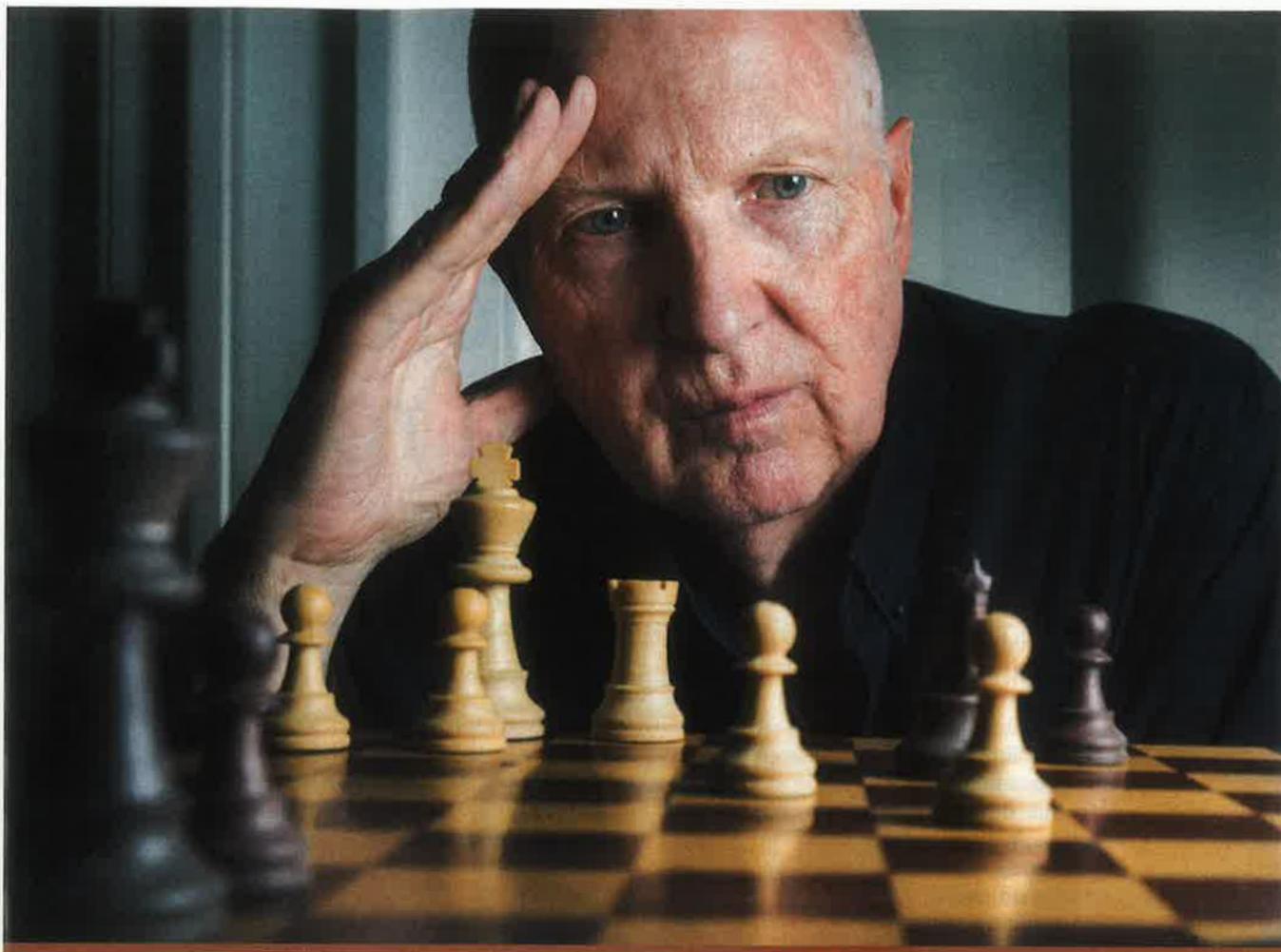
de la nouvelle de Zweig, le docteur B., enfermé par les nazis avec un seul livre – un manuel d'échecs.

La traduction, l'ancien LV2 allemand ne s'y était jamais livré auparavant. Certes, « *pour traduire Zweig, parler allemand, ça peut aider* », balance-t-il. Mais c'est sa connaissance du jargon échiquéen qui a compté : « *Par exemple, Zweig écrit littéralement "joueur de troisième catégorie". Mais en français on parlerait de "patate".* » Il s'est même permis de corriger un erreur du texte original : quand Zweig évoque le dix-septième coup d'une partie célèbre, Toussaint part en quête de ladite partie, et il lui apparaît que ce coup formidable serait plutôt le trente-septième. Voilà l'erreur rectifiée dans *Échecs*.

Toute patate qu'il est, votre magazine parvient tout de même à roquer, soit échanger la tour contre le roi afin de le protéger. On dirait presque qu'il y a du répondant de notre côté : Toussaint lève un sourcil (il cherche en fait à apercevoir le menu du restaurant).

Soixante-quatre cases, c'est aussi le nombre de chapitres de *L'Échiquier*. Ce livre passionnant, d'une grande fluidité de genre (entre récit, essai et journal) s'est laissé emmener loin de ses bases. « *Mes livres n'ont pas de sujet ; pourtant, jusqu'à celui-là, ils n'en changeaient jamais en cours de route.* » Débutant comme un journal de confinement – où Toussaint dépeint avec auto-dérision ce moment où chacun s'est pris pour un épidémiologue –, le livre bifurque, rattrapé par le « jeu des jeux ». Par « *cercles*

**“COMME LECTEUR, JE CHERCHE UNE LITTÉRATURE QUI DISE QUELQUE CHOSE DE NOTRE MONDE. ET PUIS PROUST N'A RIEN DIT DU BOEING 747 ! SUR CE SUJET, C'EST À NOUS DE JOUER.”**



concentriques », Toussaint laisse venir à lui trois spectres imbriqués : un ami d'enfance, Frédéric Lehrer, mort dans un accident. Puis un ami d'adolescence tardive, Gilles Andruet, maître international d'échecs, victime d'un crime crapuleux à l'âge de 37 ans – hors de question pourtant de consacrer un livre entier à l'ami sulfureux : Toussaint se méfie du « *trop bon sujet* » qui éloignerait de la littérature. Son propre père, enfin, disparu récemment. Celui-ci – qui a cessé de jouer contre son fils dès qu'il a représenté une menace – est au nœud du livre, croisant la plume et le cavalier.

« *Échec et mat.* » Pardon ? *Marianne*, par manque de concentration, laissait à la dame blanche une diagonale vers son roi. « *Il y a eu du contre-jeu* », concède Toussaint, alors qu'on replie l'échiquier. A-t-il eu ne serait-ce qu'un peu peur ? « *Peur n'est peut-être pas le bon mot* », balaye-t-il. *Marianne* peut maintenant se

targuer d'avoir un point commun avec Beckett.

Dans la nouvelle de Zweig, le dédoublement de soi est une école de la folie – mais un auteur qui se relit pour se mettre à la place de son lecteur, n'est-ce pas la même chose ? « *Je ne l'ai jamais vu comme cela. Il y a pour moi une continuité : écrire, c'est essentiellement se relire. Si on ne comprend pas ça, on ne comprend rien à la littérature.* » La littérature, c'est la grande affaire de Jean-Philippe Toussaint : il y a toujours, chez lui, le souci de transformer, d'élaborer ; d'où la crainte d'une autobiographie où l'on prendrait le matériau brut pour le produit fini. Le péril, comme le dit bien le narrateur de *l'Échiquier*, serait de « *raconter sa vie* ».

### “Accueillir le fortuit”

Et d'oublier le contemporain. « *En tant que lecteur, je cherche une littérature qui dise quelque chose de notre monde. Et puis Proust n'a rien dit du Boeing 747 ! Sur ce sujet, c'est*

**DANS SA TRADUCTION DE ZWEIG,** Jean-Philippe Toussaint s'est permis de rectifier une erreur de l'auteur, qui évoque le formidable “17<sup>e</sup> coup” d'une partie célèbre. Il s'agissait en fait du 37<sup>e</sup> coup. Ci-dessus, devant la partie Alekhine-Bogoljubov jouée en 2022 et qu'il mentionne dans son roman *l'Échiquier*.

à nous de jouer. » Dans *l'Échiquier*, Toussaint remet en question l'idée que « le contemporain » se réduirait à l'actualité sociale... Au fond, il médite sur ce que « *doit faire la littérature* ». Ce verbe « *devoir* » a un goût nouveau chez lui : se sentirait-il, à écrire sur son père, plus redevable que par le passé ? Récemment installé à l'Académie royale de Belgique, il y a donné un discours « *plein de filiation* ».

Paradoxalement, la construction de *l'Échiquier* laisse à l'auteur une grande liberté au sein de la contrainte. « *J'ai un plan, mais il faut que je reste ouvert à accueillir le fortuit.* » Dans la mécanique des mots comme dans le quadrillage du damier s'invitent toutes les passions humaines. On découvre à l'auteur une jeunesse à Maisons-Laffitte (78) : il faisait alors ses classes dans la cité hippique, profitant de l'école buissonnière pour aller parier avec les turfistes en compagnie d'un copain mystérieux. Modianesque ? Non, toussaintien. ■